

## INTRODUCTION

J'ai passé 20 ans en Afrique, le continent de la démesure, fascinée par le climat équatorial humide et chaud où la végétation souveraine ne connaît pas de frein à sa croissance. En quelques jours j'ai vu pousser des papayers dans mon jardin, et sur le toit de tôle, des Calebasses qui retombaient en longues guirlandes sur la terrasse. Au bout de deux mois, ces cucurbitacées donnent des fruits multiformes, comparables à des courgettes à la chair non comestible. Séchés, coupés en deux, évidés, les fruits deviennent ustensiles de cuisine, récipients, instruments de musique tels que kora et balafon.

Une Calebasse faisant caisse de résonance, couverte de peau de vache bien tendue et munie d'un long manche qui porte une vingtaine de cordes en boyau et voilà la kora, l'instrument favori du griot, qui, tel notre troubadour du Moyen Âge, détient l'histoire d'une famille, d'un clan. Il a le pouvoir de louer, d'embellir ou de critiquer les faits sans être poursuivi pour diffamation, raison pour laquelle on le respecte et on le craint...

Alors, imaginez les villageois assis en cercle autour de Mamadou pour entendre le récit de la vie des ancêtres de Gautier. Chut ! Silence ! Il va commencer.



Quelque part, en bordure de la forêt, le soleil tombe brusquement derrière l'horizon sans crépuscule. L'obscurité englobe soudain le village qui retrouve son souffle durant la courte trêve qui précède la nuit étouffante. La lune se lève, brillante, entre les feuillages du manguier dressé comme un phare au centre de la place où les festivités ont lieu. Elle éclaire la scène où, devant le rideau de la nuit, les femmes se tortillent et dansent jusqu'à l'épuisement. Les bébés dans leur dos continuent à dormir, bercés par le son des tamtams. Les secousses produites par le rythme endiablé du corps maternel ne sont pas un obstacle à leur endormissement. À la lueur des lampes tempêtes, elles ont chanté en agitant des foulards au-dessus de leur tête. Elles ont terminé leur danse en balayant le sol poussiéreux de leurs carrés d'étoffe soyeuse. Après leur performance, les jongleurs, au visage grimé avec du kaolin, ont pris leur place. Armés de poignards acérés, ils jettent vers le ciel des fillettes qu'ils reçoivent habilement sur leurs avant-bras. La foule des badauds se presse pour assister au spectacle. Les bouches se tiennent muettes de frayeur lorsque les corps menus frôlent les lames pointues et rouillées. Une seule erreur risque de leur être fatale, mais les jongleurs sont habiles à ce petit jeu-là. Sur le visage grimé des fillettes on ne lit pas de trace d'angoisse, inconscientes du danger, elles ont confiance en leur maître ou sont peut-être droguées.

Les jeunes filles reprennent en chœur les airs lancinants entonnés par les vieilles aux mâchoires édentées. Les spectateurs font un cercle autour des attractions. Brusquement, des masques en jupe de raphia, s'élancent sur la piste en faisant retentir les grelots qu'ils portent aux chevilles. L'un d'eux s'élance vers la foule qui recule effrayée. Est-ce leurs pas que suivent les joueurs

de tamtams ou sont-ce les tamtams qui rythment leurs pas ? Armés de sagaie ils miment à présent les combats des ancêtres. Leur javelot frôle les spectateurs qui ne broncheront pas.

Les masques disparaissent en un froufroutement de leur jupe de paille et soudain les tamtams se sont tus. Silencieuse, la foule s'écarte et fait place au nouvel arrivant. Comme un souffle de vent, des murmures s'envolent de toutes les lèvres : Mamadou ! Mamadou ! On se bouscule afin de mieux l'apercevoir.

Oui, c'est bien Mamadou le griot redouté. De longs bras décharnés jaillissent de la tunique sans manche jetée sur un corps maigre. Ses jambes squelettiques évoquent des pattes d'échassier. Il se fraie un passage, à demi caché par la kora, l'instrument de prédilection sans lequel l'homme perdrait de sa notoriété. La kora accompagne chacune de ses phrases, sa musique peut être aussi bien triste ou gaie, selon le sens des mots. Un griot sans kora est un corps sans esprit. Il s'inspire des faits réels qu'il arrange à sa façon. Il glorifie les bons, s'acharne sur les méchants en décuplant leurs méfaits. Il amène le public à penser comme lui.

Qu'importe si la fiction l'emporte sur la réalité, il suffit que l'histoire plaise. Suivant la réaction des spectateurs il peut changer le cours du récit pour ménager leur attention jusqu'au bout.

Le silence se fait, Mamadou va parler.

La foule s'agglutine en demi-cercle pour être face à l'homme. Au premier rang, des notables assis dans des fauteuils de branches de palmiers, à leurs pieds des marmots au ventre gonflé et au nombril saillant. Derrière, les femmes âgées aux rides accentuées, aux seins flasques et mous tombant sur leur ceinture, s'appuient sur leur bâton, plus loin les jeunes filles, torse nu, exhibent leur poitrine sans honte.

Le griot, à la tête emplumée, s'avance près du feu dont les flammes transpercent la nuit comme des javelots. Le silence s'appesantit sur la foule lorsque sa voix s'élève.

*« Je vais vous raconter, la belle histoire d'Akissi, au destin fabuleux ».*

Il s'interrompt pour tirer sur les cordes de sa Kora en égrenant des notes de musique tandis que l'auditoire se concentre.

*« Imaginez le village d'Akissi, le voyez-vous ce village ? »*

Mamadou tourne autour du feu dont les flammes s'échappent en allumant les yeux qui brillent sous leur clarté. Il chante en soulevant la poussière avec ses pieds nus.

*« C'était il y a bien longtemps, il y a bien longtemps... »*

L'auditoire toute ouïe, le regarde. Ses allers et retours, tantôt éclairés par les flammes, tantôt happés par l'obscurité font, sur le public hypnotisé, les effets d'un pendule.

Le grand homme poursuit, en ménageant des pauses intentionnellement au moment crucial du récit pour tenir son public en haleine. Lorsque sa voix se tait, la kora prend le relais.

*« Imaginez le village au matin... »*

Sa main tendue désigne un point imaginaire.

Le rideau de la brume se lève. Le soleil fait une timide apparition sur l'horizon brouillé. Voici le meilleur moment de la journée où les esprits sont clairs avant que la chaleur accable le corps. Le plumage en bataille, un coq maigrelet s'égosille, un autre lui répond.

*« Les entendez-vous ? »*

Attachée à son piquet, la chèvre bêle pour qu'on vienne la traire. Le village s'éveille dans la clairière bordée d'un côté par

l'impénétrable mur végétal de la forêt. Il a le privilège d'être à proximité de la route reliant le nord au sud. Des paillotes circulaires, au toit de chaume pointu, se mêlent à des cases plus récentes et rectangulaires. Les unes aux murs en ciment sont recouvertes d'un toit de briques, d'autres d'une simple plaque de tôle. Le petit jardin attenant est entouré de barrière de branchages ou d'une clôture protégeant les locataires de la curiosité des passants. Certains murs sont décorés de scènes de la vie quotidienne, une tête aux cheveux hirsutes indique le salon du coiffeur, une paire de ciseaux, un pagne, annoncent le tailleur, une poire à lavements voilà l'apothicaire. Entre les habitations, la cour ne laisse aucune place à la végétation. Sur le sol de terre battue, les fleurs, les plantes sont soigneusement éradiquées pour éloigner les serpents qui pourraient s'y cacher. La vigilance des villageois les empêche d'accéder aux manguiers qui ombragent la cour. Ces arbres, à l'épais feuillage, donnent, à l'heure la plus chaude, une ombre bénéfique où il doit être agréable de prendre le repas assis sur des tabourets ! Les pilons, des mortiers faits de troncs creusés, des calebasses, un four en terre, trois pierres noircies servant de foyer, des bassines d'huile de palme encombrant la cour de chaque habitation.

Soudain, la porte de l'une d'elles s'ouvre. Une tête aux cheveux tressés surgit. C'est Akissi levée la première pour jouir en solo de l'instant magique où le jour a repoussé la nuit sans laisser de place à l'aurore. Dans son esprit une musique retentit.

*« Je suis en vacances, je suis en vacances, l'école est finie pour moi ! »*

Le griot esquisse un pas de danse et quelques notes de musique gaies...

Tournée vers le Levant, elle aspire l'air à pleins poumons en saluant le jour qui débute les congés scolaires. Elle baïlle en étirant les bras. Le corps s'arc-boute faisant jaillir vers le ciel des

seins fermes et menus, haut placés. Elle rajuste son pagne de cotonnade bariolé où, sur un fond indigo, se mêlent le rouge signifiant la force, le jaune, le soleil, le blanc, la sagesse. Son teint ambré, presque blanc, son nez droit, ses lèvres minces, ses attaches fines sont les signes distinctifs des femmes peules dont sa mère provient.

*« Imaginez la belle Akissi »*

Le griot s'arrête un instant et poursuit les yeux levés vers l'infini du ciel.

Les Peuls venus de très loin, vivaient il y a bien longtemps à l'est de l'Afrique quand le monde des Blancs, au monde des Noirs s'est mélangé. Un jour, ils ont commencé leur longue marche vers le Sud. De génération en génération ils ont traversé le pays. Ils ont marché, marché, franchi le désert. Suite à ces mouvements migratoires, les parents d'Akissi arrivèrent en ce village.

*« Écoutez bien, voilà la belle histoire d'Akissi »*

Akissi sérieuse, intelligente, instruite et jolie, ce qui ne gêne rien, a donné les preuves de son caractère indépendant depuis sa plus tendre enfance. A 16 ans, elle vit chez ses parents et n'a été promise à aucun homme alors que ses sœurs sont déjà mariées.

*« Le village s'éveille »*

Les habitants sortent pour leurs ablutions matinales dans l'enclos réservé à cet effet dans la cour. La vie, interrompue par la nuit, reprend son cours petit à petit.

Akissi amorce à nouveau un pas de danse en frappant des pieds sur le sol et en battant dans ses mains : « Je suis en vacances ! Je suis en vacances ! »

De tous côtés des enfants surgissent des maisons pour voir ce qui se passe et éclatent de rire en la voyant danser et sans connaître la raison de ce qui la rend si gaie, ils dansent avec elle.

« *Les voyez-vous danser ?* »

Depuis son jeune âge, Akissi fréquente l'école de la mission catholique où sont admis ceux qui le désirent, l'école n'étant pas obligatoire. Les enfants aident les parents dans leurs travaux quotidiens. Personne n'y trouve à redire. Les fillettes balaient la cour, vont au puits chercher de l'eau, pilent le manioc pour le repas, s'occupent des plus jeunes qu'elles portent sur leur dos comme leur mère. Les garçons aident leur père au champ.

Akissi a eu la chance d'être scolarisée, car, depuis sa naissance, les dieux sont avec elle.

Voilà qu'un jour, dans un chemin sablonneux bordé d'herbes à éléphants, la fillette se plante une épine dans le pied. Aïe ! Aïe ! Elle n'avance plus, elle a très mal. Par bonheur, Sœur Anna, la religieuse de la mission, la trouve sur son chemin. Elle examine le pied de la fillette et lui dit :

– Je vais nettoyer ça et enlever l'épine.

Elle prend Akissi dans ses bras et l'emmène à la Mission qui se trouve à l'autre bout du village. Pour la première fois, elle pénètre dans la cour fermée par trois bâtiments en U. Elle est impressionnée. La sœur appelle un jeune pour l'aider.

– Yao, conduis Akissi à l'infirmerie, j'arrive tout de suite.

Dans la petite salle aux murs blanchis à la chaux, une vitrine contient des fioles de toutes tailles et des boîtes de médicaments. Yao pose la fillette sur le lit de camp sommaire.

Sœur Anna revient, les manches retroussées, pour se laver les mains avant d'examiner le pied. Elle prend une pince et retire doucement l'épine qui mesure un bon centimètre et nettoie la plaie :



– Attention ça va piquer un peu.

Akissi fait la grimace et attend que le pied soit pansé.

– Ne marche pas pieds nus pendant quelques jours sinon la plaie risque de s’infecter. Tiens, voilà des sandales à ta pointure, je te les donne.

Akissi chausse ses belles sandales en cuir juste à sa taille, elle n’en a jamais eu d’aussi belles. Sœur Anna rit face à la joie de la fillette.

Avant de partir, Akissi jette un regard curieux sur la salle voisine pourvue de tables et de bancs. Le tableau noir couvert de signes à la craie blanche l’intrigue. La religieuse surprend ses interrogations muettes et lui dit :

– Tu aimerais apprendre à lire ?

– Oui j’aimerais bien, mais il faut demander l’autorisation à mon père.

La religieuse lui donne la main pour la reconduire chez elle. Le destin a mis sœur Anna sur le chemin d’Akissi et sa vie va changer.

*« Akissi souhaite aller à l’école des Blancs »*

Sœur Anna trouve les arguments pour convaincre les parents de la nécessité de l’école :

– Ta fille aura la chance d’apprendre à lire et à écrire, explique-t-elle à Konan et elle pourra, plus tard, avoir un bon travail.

Les parents ont le pressentiment qu’une vie meilleure attend leur fille. Afin de remercier la religieuse, également infirmière, ils acceptent sa proposition. Akissi ira à l’école. Ils font confiance à la femme au voile blanc qui leur sourit si gentiment sachant qu’ils peuvent avoir recours à la puissante médecine des Blancs.

Akissi se montre très douée et rapidement sait lire, écrire, compter. Après de bons résultats obtenus à l'école primaire puis secondaire, son instruction provoque l'admiration de ses proches. Son père exhibe les connaissances de sa fille en la faisant lire devant les amis de passage. Tout en mâchant la kola, ils hochent la tête, en appréciant la performance même s'ils ne comprennent rien au texte. Le soir, après les cours, la religieuse lui a appris à se servir de sa machine à écrire, si bien que la jeune fille se montre experte en ce domaine.

– Ma fille sait aussi écrire avec une machine.

Les autres ne répondent pas.

Réputée par son instruction, on vient lui demander d'écrire des lettres ce qu'elle fait de bonnes grâces. Sollicitée pour lire le courrier, on la respecte au village, fier de ses capacités.

Aujourd'hui, premier jour des vacances, elle a rangé ses livres, ses cahiers dans le coffre à vêtements. Elle a quitté l'uniforme d'écolière, chemisier blanc et jupe plissée bleu marine, pour reprendre le pagne traditionnel. Elle se demande à quoi elle va occuper sa liberté. Mais son père a déjà tout prévu :

– Aujourd'hui, ta sœur se repose, tu vas la remplacer pour accompagner ta mère au marché.

La joie d'Akissi s'éteint brusquement, mais sans rechigner, elle obéit. Le soleil monte sur l'horizon, son disque incertain encore brouillé par la brume matinale. Elle prend le chemin du marché en suivant sa mère. Il s'agit de vendre des tomates, des mangues, des bananes. La cuvette en équilibre sur sa tête, elle se dit : à quoi bon savoir tout ce que j'ai appris pour continuer le travail de ma mère et de mes sœurs ? Elle a peur de rencontrer ses amies, que diront-elles en la voyant trimer comme une esclave ?